



JOURNAL RÉDIGÉ PAR UN FLÂNEUR, IMPRIMÉ EN AMATEUR POUR CEUX QUI VOUDRONT L'ACHETER.

Je t'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

VOL. I.

QUEBEC, 1 NOVEMBRE 1837.

N° 14.

POÉSIE.

SON NOM.

Son nom est ravissant, il est plein d'harmonie;
C'est le souffle qui fuit sous la voûte infinie,
C'est le son qui s'en va d'un luth mélodieux,
C'est une tendre voix faisant de doux adieux.

C'est le jour du matin, le bruit de la fontaine;
C'est un soupir d'écho; c'est la fin d'une peine;
C'est un léger sourire, un aimable abandon;
C'est une jeune vierge implorant son pardon.

C'est la fraîcheur du soir; c'est l'eau de la ro-
[écé.]

C'est une tendre fleur sur un beau sein posée;
C'est un regard d'amour; c'est l'espérance, c'est
[l'azur]

Qui se déploie à l'œil lorsque le ciel est pur.

C'est un baiser donné; c'est un tendre mystère;
C'est l'enfant au berceau qui reconnaît sa mère;
C'est un léger repos, un chaste vœu du cœur;
C'est ce qui fait rêver, c'est tout: — c'est le bon-
[heur.]

MÉLANGES.

UN DUEL EN POLOGNE.

(Suite et fin.)

La foudre, tombant au milieu de l'assemblé, n'aurait pas cause plus d'effroi que l'accusation portée contre le russe, n'en fit éprouver. Profitant de la stupeur générale: "Cetle misérable en impose, s'écria-t-il avec fureur. Quel témoin peut-elle invoquer?" — "Dieu, à qui je demande grâce," reprit la malheureuse fille. Faites serment devant lui que vous êtes innocent, et, si vous osez, qu'on devienne impitoyable pour moi, je me dévoue à toutes les tortures; mais un jour la malédiction céleste vous atteindra, il n'y aura plus de salut pour votre âme, songez-y bien." Le fourbe sentit que son trouble allait le trahir. — "Au

fait," dit-il, si cela était, aurais-je donc commis une action absolument impardonnable? Des obstacles s'opposaient à mon amour, je les ai surmontés. Riche comme je le suis, haut placée, et par ma naissance et par mes services, beaucoup de gens se feraient honneur de mon alliance; accordez-moi la main de votre fille et tout le mal sera réparé." L'officier polonais, présent à ce discours, n'en put entendre davantage. Tirant son sabre, avec un mouvement d'exaltation frénétique; il allait en percer le traître lorsque celui-ci parvint à s'échapper.

Comment obtenir la vengeance? Les lois étaient nulles. Une main de fer, gouvernant par la terreur, faisait à son gré pencher la balance de la justice, et l'on ne pouvait appeler de ses bizarres décisions... Fallait-il commettre un assassinat? ... Ce moyen était horrible; mais ceux qui ont été déchirés par les angoisses d'une douleur sans remède, qui se sont vus sans retour arracher ce qu'ils adoraient, excuseront une semblable pensée. Il est des situations dans la vie où le meilleur naturel devient féroce, et tel qui frappé son ennemi d'un poignard, est souvent moins criminel qu'un autre qui se plaît, par de froides combinaisons, à porter le désespoir dans son âme. Au milieu de ce tumulte, de ces agitations croissantes l'officier polonais, ne sachant plus à quelle furie demander conseil, vit paraître un cosaque porteur d'un cartel. Le rendez-vous était dans une forêt à quatre lieues de Varsovie; on l'appela à combattre pour celle qu'il aimait, le lendemain à la naissance du jour; il accepta avec transport.

Le voilà devenu calme, il pourra s'abreuvier de sang ou mourir. Plein de confiance en l'équité suprême, c'est d'elle qu'il attend la victoire. Deux de ses anciens frères d'armes sont choisis pour l'accompagner. La nuit se passe à compter les heures trop lentes. On a long-

temps d'avance préparé les chevaux, cent fois les instrumens de destruction ont été remaniés pour s'assurer qu'ils sont en bon état; enfin on part, on arrive! ... Le Russe était fidèle à sa parole; impatient de combattre, il avait même devancé le moment convenu. Deux seconds l'accompagnaient.

A huit pas de distance, on piqua des sabres en terre. Les adversaires, d'abord éloignés, armés chacun d'un pistolet, devaient marcher l'un sur l'autre jusqu'au but, mais pouvaient tirer à volonté. Le Russe fit feu le premier, traversa la poitrine de son ennemi, et lui fit perdre l'équilibre. "Viens te faire tuer, misérable!" s'écria l'officier polonais; il me reste encore assez de vie pour te donner la mort!" Mais le Russe, montrant alors toute la lâche atrocité de son âme, était déjà sauté à cheval en poussant un long rire diabolique et fuyait au galop. Ses témoins, indignés, dirent à ceux du blessé: "Courez à sa poursuite, nous vous pardonnerons." Ils ne perdirent point de temps, et poussant leurs chevaux à toute bride, revinrent bientôt avec leurs sabres ensanglantés annoncer à leur ami que l'infâme n'existait plus.

Une espèce d'auberge, tenue par un juif, se trouvant l'habitation la plus voisine du champ de bataille, l'officier polonais, mortellement frappé, y fut conduit, non pas dans l'espérance de se sauver par des secours, ils étaient inutiles, mais afin qu'un lit plus doux que la terre glacée rendit son agonie moins cruelle. L'abattement avait succédé aux spasmes de la douleur; épuisé par une effusion continue, il ne paraissait plus tourmenté ni de corps ni d'imagination. Seulement deux noms, l'un chéri, l'autre abhorré, venaient de loin expirer sur ses lèvres, et lui donner quelques mouvemens convulsifs. Seize heures se passèrent ainsi, chaque moment qui s'éconclait paraissait